

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62278

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Georg SCHEIBELREITER, *Die barbarische Gesellschaft. Mentalitätsgeschichte der europäischen Achsenzeit, 5.–8. Jahrhundert*, Darmstadt (Primus Verlag) 1999, 661 p. (Die deutsche Bibliothek).

L'idée même d'histoire des mentalités est souvent contestée pour les sociétés où les documents sont abondants: peut-on pénétrer dans le mystère des phénomènes mentaux collectifs? Les textes écrits sont le résultat d'une action consciente, qui risquent fort de révéler des intentions, des choix et des modes rhétoriques plus que les sentiments intimes d'une société, surtout quand ils sont presque tous l'œuvre d'ecclésiastiques. Georg Scheibelreiter tente cependant l'expérience à l'époque charnière du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle – en insistant sur ce qu'il connaît le mieux: le monde franc. Il exclut naturellement les documents qui n'expriment pas le point de vue d'un individu sous sa forme réputée spontanée: les inscriptions, les documents d'archives, les lois – mais pas les conciles –, les monnaies ou les sources archéologiques, puisqu'un chaudron ou une tombe n'expriment pas la pensée de ceux qui les utilisaient ou y furent ensevelis (p. 285). Libéré de ce fardeau, il peut commenter longuement Grégoire de Tours, Frédégaire, le *Liber Historiae Francorum* ou les Vies de saints. L'ouvrage se présente donc comme une juxtaposition d'anecdotes racontées avec beaucoup de verve et de minutie autour d'une certitude, illustrée par une citation de Ferdinand Lot: »Les Rauching, les Gontran-Boson, les Ursion, les Bertefried sont une véritable ménagerie de bêtes fauves«, car le monde barbare lui apparaît comme un monde irréfléchi, obtus, féroce, incapable de comprendre les relations sociales ou politiques autrement que comme des rapports de forces.

Le flot convergeant des sources – réputées sincères et univoques – dispense de les critiquer et de discuter les évidences qu'elles suggèrent à l'A. L'introduction rappelle que, sous l'empire romain, régnaient le respect de la loi, le sens de l'État, la conscience d'occuper une charge selon un système de pensée que nous comprenons sans difficulté. Le christianisme était pratiqué conformément à l'enseignement du Christ. Tout cela est si limpide pour les historiens (p. 11) qu'il est inutile de le présenter. Les barbares opposaient à ces idées et à la »caste sénatoriale« qui les défendait (p. 18) d'autres conceptions surprenantes pour nous et anéantirent le passé au nord de la Loire car, entre ce fleuve et les Pyrénées, les traditions du passé survécurent jusqu'à l'invasion arabe. La preuve en serait fournie par la prédominance relative des noms propres d'origine romaine.

Les Francs supprimèrent l'impôt car les populations l'aimaient moins qu'à l'époque romaine. Les rois se livraient à des violences contraires à la loi, allant jusqu'à assassiner leurs ennemis sans jugement, ce que n'auraient pas fait les empereurs romains. L'affirmation de Clovis, qui aurait voulu être un contemporain du Christ pour écraser ses ennemis (p. 182), illustre ce caractère belliqueux. La guerre est partout présente, dans la vie comme dans le livre qui la mentionne sans cesse et lui consacre un gros chapitre (p. 285–340). L'extase guerrière est l'accomplissement de l'homme barbare (p. 373). Les fonctionnaires, incultes et méprisant l'écrit, s'imposaient par la force plus que par la loi. Les évêques qui occupaient le sommet de la pyramide sociale oubliaient les impératifs de pauvreté et de chasteté pour se mêler aux affaires du monde et administrer leur cité comme de simples laïcs. Les saints admettaient la primauté de la violence sur la raison en menant des combats effrayants contre les démons. La guerre civile et même locale – qu'auraient ignorée les Romains – faisait rage à tout propos. Le caractère sacré des églises, où l'on pénétrait en armes et où l'on dansait, n'était plus respecté (p. 282–283). Les prodiges avaient plus d'effets que la prédication.

Ce livre plein de certitude ingénue, nourri d'une connaissance exhaustive des sources narratives, riche en anecdotes surprenantes pour le lecteur de notre époque (p. 22), enthousiasmera les amateurs d'histoires pittoresques, fantastiques ou sanglantes. Il permettra aux érudits de vérifier que leurs fichiers documentaires sont à jour. Il laissera sur leur faim les spécialistes qui attendaient de voir au moins cités certains grands noms de l'historiographie récente, et discutées quelques questions actuellement débattues: qu'est-ce qu'un »Franc«

puisque les mariages mixtes se sont multipliés dès les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, et que le latin est devenu la langue unique de culture? Qu'est-ce qu'un noble? Grégoire de Tours est-il un conteur ou un théologien de l'histoire? Que représentait la loi, en particulier la loi salique? Il confirmera les sceptiques dans leurs doutes sur la possibilité d'écrire une histoire des »mentalités«.

Jean DURLIAT, Toulouse

Jacques FONTAINE, Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths, Turnhout (Brepols) 2000, 486 S., 97 Abb. (Témoins de notre histoire. Collection dirigée par Pascale Bourgain).

Der Untertitel des vorzustellenden Werkes deutet an, daß es um mehr als um eine Würdigung Isidors von Sevilla geht. Der Band dokumentiert eindrucksvoll, wie in der Zeit zwischen der sogenannten »Völkerwanderung« und der weitgehenden Eroberung der Iberischen Halbinsel durch die Araber sich im 6. und besonders im 7. Jh. eine Kultur entfaltet, die als »culture hispano-wisigothique« bezeichnet wird.

In drei großen Abschnitten skizziert der Vf. zunächst Raum und Zeit, den familiären und biographischen Hintergrund Isidors und dessen umfangreiches Werk im einzelnen. In einem vierten Abschnitt folgt eine nach verschiedenen Leitbegriffen aufgeschlüsselte Analyse der Vorstellungen in Isidors Werk. Dieser Aufbau ermöglicht es, zunächst die Bedeutung der Baetica als einer Kreuzungsstelle der Zivilisationen in der Spätantike zu charakterisieren und hier nicht nur die Bedeutung der Provinz für den Handelsverkehr, sondern auch für den Austausch von Ideen hervorzuheben. Neben schriftlichen Quellen zeugen hiervon auch noch in geringem Maße paleochristliche Kunstzeugnisse und Inschriften, die meisten dieser Spuren dürften aber vor allem zur Zeit der Almoraviden und Almohaden zerstört worden sein. Die Zeit der sogenannten »Völkerwanderung« (für die Fontaine den Begriff »marées barbares« verwendet) führte in politischer Sicht auf der Iberischen Halbinsel zwar bis in die Mitte des 6. Jhs., besonders im Jahr 552, zu einer Vielzahl kritischer Situationen, von denen aber die Renaissance der klerikalen Kultur weitgehend unberührt blieb, wie vor allem die Konzilien bezeugen.

Nach dieser souverän gezeichneten Skizze informiert F. in einem zweiten Teil über die Familie Isidors, die er als eine Familie der »personnes déplacées« bezeichnet. Wichtige Daten über den familiären Hintergrund bietet der Brief von Isidors Bruder Leander an die Schwester Florentina, den F. souverän und luzide interpretiert. In den Zusammenhang der im ersten Teil geschilderten Ereignisse und der byzantinischen Eroberungen in Spanien gehört die Vertreibung der Familie nach 552 aus dem Gebiet von Cartagena. Ein großes Kapitel widmet der Vf. Leander, dem älteren Bruder Isidors, würdigt dessen Freundschaft mit Papst Gregor dem Großen und vor allem seine Rolle bei der Konversion der westgotischen Könige vom Arianismus zum Katholizismus auf dem Konzil von Toledo (589): Isidors Wirken als Erzbischof von Sevilla, das F. anschließend skizziert, baute maßgeblich auf den Erfolgen seines Bruders auf. Wie Isidor das Bischofsamt verstand, leitet F. wiederum aus zentralen Quellen, dem Provinzialkonzil von 619 sowie aus den Akten des im Codex Aemilianensis erhaltenen Konzilsakten von 623 in mustergültiger Interpretation ab. Ein letztes Kapitel dieses Teils skizziert das Verhältnis zu den Königen des toledanischen Westgotenreiches. Auch hier ist die Darstellung vornehmlich direkt aus den Quellen gearbeitet, schon hier sind es auch Texte Isidors, wie über den Ursprung der Goten, denen Fontaine sogar ein »sentiment national hispanique« (S. 135) beimißt.

Der dritte Teil gilt dem Werk Isidors, das in »diversité« und »unité« charakterisiert wird und das der Vf. nach verschiedenen Gesichtspunkten wie Grammatik, Exegese usw. zusammenfaßt, aber dennoch einzeln würdigt. Alle diese Werke zeigen, wie F. eindringlich unter-